

La première édition intégrale du *Marceline Desbordes-Valmore* de Zweig

OLIVIER PHILIPPONNAT

L'amour de Stefan Zweig pour la poésie française est connu. C'est comme traducteur et « passeur » de Baudelaire, Rimbaud, Verhaeren et Verlaine qu'à vingt ans le jeune intellectuel viennois, le plus francophile des auteurs de langue allemande depuis Heine, se fit d'abord connaître outre-Rhin. Préparant en 2014, à la demande du Livre de Poche, une édition de ses « Grandes biographies » pour la collection de La Pochothèque, où figurait celle de Marceline Desbordes-Valmore, j'eus néanmoins la surprise de découvrir que l'essai biographique qu'il avait consacré à Verlaine en 1904 n'avait jamais été traduit en français. Il est vrai que cette étude de jeunesse apportait peu, de notre côté du Rhin, à la connaissance du « pauvre Lélian » et était oubliée, quatre-vingts ans plus tard, lorsque l'œuvre de Zweig connut en France une embellie posthume qui ne s'est plus démentie. En 2015, l'oubli fut réparé, quelques médias français doutant d'ailleurs de l'existence d'un inédit aussi notable.

Quant à sa biographie de Marceline Desbordes-Valmore, elle avait connu un sort guère plus enviable. Achevée en 1914, elle ne parut qu'après la guerre, avant d'être traduite en français en 1927, aux éditions de la Nouvelle Revue critique, sous le titre : *Marceline Desbordes-Valmore, son œuvre*. Le livre fut peu commenté, mais Edmond Jaloux voulut y voir « l'essai le plus subtil et le plus touchant peut-être que l'on ait consacré à Marceline », tandis qu'Henry Poulaille le jugeait supérieur aux « biographies plus ou moins inutiles sur la grande poétesse du siècle dernier » – allusion non voilée à Jacques Boulenger. Il reparut en 1945, avant de sombrer dans l'oubli.

Sans l'admiration qu'il vouait à Verlaine, jamais Zweig ne se serait épris, à son tour, de Marceline Desbordes-Valmore. « Ses vers me font une profonde impression », confie-t-il à son journal en mars 1913. Dès cette époque, il envisage de publier un choix de ses vers et de ses lettres, précédé d'une « longue introduction ». « Je crois que ce sera un bon texte », écrit-il un an plus tard ; mieux, « un livre magnifique ». Zweig a lu toutes les études disponibles, principalement Sainte-Beuve, Descaves et Boulenger ; mais, au lieu de les synthétiser, il préfère en tirer les éléments d'un caractère, avec ce souci de distinguer la nature singulière de son modèle – quitte à commettre, au passage, un certain nombre d'erreurs que

l'absence de dates rend moins criantes. L'apparente imprécision de son texte tient surtout à ce qu'il s'adresse à un public qui ne sait rien de Marceline, alors « totalement ignorée » outre-Rhin (Hermann Hesse).

On est d'autant plus surpris et quelque peu déçu, comme je le fus en 2014, de parcourir les quatre-vingts pages de ce récit édifiant, qui n'a pas l'ampleur des biographies que Zweig devait ultérieurement consacrer à Fouché (1929), Marie-Antoinette (1932) ou Magellan (1938). Comme ses biographies de Verlaine (1904), Verhaeren (1910) ou Romain Rolland (1920), il se caractérise par une profonde empathie. Zweig n'y fait pas œuvre d'érudition. Il entend avant tout présenter au lecteur allemand un « nom oublié », sans prétendre à l'exhaustivité ni à l'infailibilité. Le lecteur est moins frappé par le mélange de pudeur et de ferveur caractéristique du premier Zweig que par le portrait somme toute pitoyable d'un être éprouvé sans répit, dont la fortune poétique représente une victoire sur le « roman tragique » d'une vie d'errance.

Mais comment expliquer, par exemple, que soit passé sous silence « Les Roses de Saadi », pourtant représentées en couverture de l'édition française de 1927 ? C'est à peine si Zweig cite une seule des centaines de lettres de Marceline. Sans rien dire des erreurs biographiques qu'il n'est certes pas le seul à commettre, concernant notamment l'épisode antillais, ni de la confusion en une seule et même personne des amants successifs que furent Debonne, Audibert et Latouche. Peu lui importe : son ambition n'était autre que de « traiter ce destin extraordinaire et profondément émouvant comme un roman, sans ornementation ni embellissement lyrique », allèguera-t-il en octobre 1927.

Ce parti pris de modestie explique que ce récit soit l'un des moins prisés de Zweig. D'où ma surprise, en 2019, lorsque le Livre de Poche me pria d'en préfacier la réédition. Qu'allais-je pouvoir en dire de plus qu'en 2014 ? M'intriguait, toutefois, le fait qu'il l'eût plusieurs fois désignée comme une simple « introduction ». Afin d'en avoir le cœur net, je voulus me procurer l'édition originale de cette « Vie d'une poétesse » (*Lebensbild einer Dichterin*), imprimée en 1920 mais parue en janvier 1921 à l'Insel-Verlag, un an avant l'édition des *Œuvres complètes* de Verlaine à laquelle Zweig travaillait également. Surprise : le titre exact de l'introduction, *Bildnis ihres Schicksals* (« Portrait d'un destin »), confirmait qu'il n'était jamais entré dans ses intentions d'écrire une étude fouillée. Mais surtout, ce préambule se complétait d'un florilège deux fois plus long, censé combler les ellipses et les raccourcis d'un récit qui ne s'en défendait pas. « Les Roses de Saadi », inexplicablement absent de l'introduction, figurait bien entendu dans la sélection de vingt-six poèmes, principalement – et librement – traduits par Gisela Etzel-Kühn. Suivait un agencement de fragments autobiographiques soigneusement extraits des écrits et des lettres de Marceline, comme autant de touches et retouches visant à parfaire le « portrait d'un destin » esquissé en introduction. D'où un effet de vérité saisissant de relief et d'intimité.

Chacune des parties de cette anthologie était précédée de notices, inédites en français, la plus longue étant consacrée aux lettres à Valmore, « véritables éclairs de sentiment » que Zweig venait de découvrir dans l'édition de Boyer d'Agen

(1924), donnant lieu aussitôt à une réédition augmentée de son livre. Zweig s'y dit bouleversé par la sincérité de ce « document irremplaçable », expression de la « quintessence de la vraie féminité » (car, pas plus que Baudelaire, son regard n'est exempt d'une certaine misogynie). La richesse et l'originalité de cet ensemble démontraient que, loin d'avoir inspiré à Zweig un hâtif récit biographique, la vie et l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore avaient occupé son esprit pendant plus de vingt ans, et que *Das Lebensbild einer Dichterin* était l'un de ses livres les plus chers à son cœur.

Restait à traduire les notices en français – travail réalisé par Corinna Gepner – et surtout à reconstituer l'anthologie : travail moins simple qu'attendu, car les versions allemandes des lettres, parcellaires et mal datées, et surtout des poèmes, rarement littérales, rendaient difficile leur identification.

Parue en août 2020 au Livre de Poche, l'édition définitive du *Marceline Desbordes-Valmore* de Stefan Zweig a donc permis de rendre justice à l'une de ses biographies les plus originales, jusqu'alors tenue pour mineure du seul fait que son premier éditeur français l'avait amputée des deux tiers un siècle auparavant.